

Notes pour l'homélie
Paroisse St Denys de Vaucluse
22 janvier 2012 3^{ème} dimanche temps ordinaire Année B
Jon 3, 1-5+10 1 Co 7, 29-31 Mc 1,14-20

En pleine semaine de prière pour l'Unité des chrétiens, les textes bibliques d'aujourd'hui nous parlent de conversion. Spontanément, il est possible qu'on pense que protestants, orthodoxes et anglicans sont appelés à se convertir pour devenir catholiques et réaliser ainsi l'unité.

Or, penser à la conversion sous cette forme-là est un abus de langage. Admettons qu'un frère protestant souhaite devenir catholique – j'en ai accompagné plusieurs durant les années passées – en rigueur de terme, on ne peut parler de conversion. La conversion ne consiste pas, pour un baptisé, à changer d'Eglise, mais à se tourner complètement vers Dieu tel qu'il est, et non pas tel qu'il est imaginé. C'est très exactement ce que Jésus demande au début de son ministère : « *Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle.* » A qui parlait-il en disant cela ? A des Juifs qui adoraient le seul vrai Dieu, le Dieu unique, que nous adorons, nous aussi. Il ne leur demandait pas de changer de religion, mais de se tourner vers Lui, le Dieu incarné venu accomplir les promesses contenues dans l'Ancien Testament.

Se convertir au Christ, se convertir à sa Parole, se convertir à ses commandements est capital, autant pour l'Eglise en son ensemble que pour chacun de nous. Car nous n'en aurons jamais fini de nous tourner vers Jésus. Il existe encore des parts de nous-mêmes qui résistent à sa lumière. Si chacun de nous était totalement chrétien, totalement ouvert à la présence du Christ et à l'action de l'Esprit Saint, comme la Vierge Marie, ça se saurait !

La conversion au Christ peut revêtir de multiples formes qui dépendent de notre formation, de notre expérience, de notre âge, du moment que nous traversons ... Aujourd'hui, les textes bibliques nous en proposent une : ne pas nous regarder comme les propriétaires définitifs des biens qui sont à notre disposition.

L'évangile le suggère lorsqu'il nous montre les quatre premiers disciples tout quitter pour suivre Jésus. Faut-il comprendre que chacun de nous doit quitter son métier comme Simon sa barque, ou faut-il comprendre que les Apôtres sont comme les signes d'une réalité plus importante que le métier ?

Comme vous, je sais que le chômage est une des préoccupations majeures de nos contemporains. L'INSEE estimait qu'en 2012 il y aurait 50 000 chômeurs de plus. Elle vient de revoir ses chiffres à la hausse en les multipliant par 4. Ce ne sont que des estimations, mais elles traduisent une tendance qui, si elle ne nous touche pas nous-mêmes, risque de toucher nos enfants et petits-enfants. Nous savons tous l'importance d'un travail rémunéré. Nous voyons tous, à la télé, la détresse de celles et de ceux qui perdent leur emploi. Nous n'ignorons pas que le chômage est une des causes principales des tensions

dans les banlieues. Le Christ nous demanderait-il à tous de renoncer à notre travail ? Non, c'est trop évident. D'ailleurs, il ne condamne ni le père, ni les ouvriers de Jacques et de Jean qui restent dans la barque. ET plus tard, s'il demande au publicain Matthieu de le suivre, il ne demandera pas au publicain Zachée d'en faire autant.

Avoir un métier, c'est si important ! C'est vital, non seulement pour faire bouillir la marmite, mais aussi pour se réaliser soi-même et être utile à la construction de la société. Alors, que veut dire le Christ en nous demandant, comme aux Apôtres, de nous convertir ? A mon avis, il nous dit au moins trois choses :

- = il donne comme but à notre travail la construction du Royaume dès ici-bas ;
- = il nous dit que la valeur de notre vie ne dépend pas de notre réussite matérielle : même un chômeur a une valeur infinie aux yeux de Dieu ;
- = il nous dit enfin que nous ne sommes pas les propriétaires définitifs de nos biens.

Il est important de nous entendre dire que, pour le Seigneur, nous valons infiniment plus que ce que nous possédons. Notre valeur humaine n'est pas proportionnelle à l'importance de nos biens meubles et immeubles.

Dans le très court passage de sa première épître aux Corinthiens, St Paul nous le dit à sa manière paradoxale, en évoquant plusieurs domaines de la vie humaine.

Dans le domaine du couple et de la famille, nous ne possédons rien : le mari ne possède pas sa femme, ni la femme son mari ; les parents ne possèdent pas leurs enfants, et il est bon d'apprendre aux enfants que les parents ne sont pas leurs esclaves. Dire cela ne condamne ni le fait de se marier, ni celui de mettre des enfants au monde. Mais sur la base de quelles valeurs ?

Dans le domaine économique, si sensible aujourd'hui, il faut savoir acheter et tirer profit de ce monde mais, là encore, sur la base de quelles valeurs ? Il y a quelques jours, dans « La Croix », sous la plume de Bruno Frappat, je lisais ceci : « *(Les chrétiens) ont une occasion ... de faire en sorte que nos sociétés remettent les pendules à l'heure... à savoir que les idoles qui ont inspiré nos Etats et nos mœurs depuis une quarantaine d'années étaient trompeuses ... que la course au fric, au confort extravagant, à l'égoïsme institutionnel, ... à la perversité des inégalités entre « créatures de Dieu » devaient mener à la panique actuelle. Ils ont, les chrétiens, à se soucier de la partie terrestre du Royaume.* » (La Croix, 19-20 novembre 2011)

En tout cela, aucun mépris pour l'argent, pour la vie économique, pour le mariage. Aucun mépris pour la vie de ce monde, bien au contraire. Mais un utile rappel que tout doit être orienté vers le Royaume de Dieu, tout doit être converti.

Nous sommes gestionnaires de tout, mais Dieu seul est propriétaire.

A l'approche du Carême, il est bon de s'en souvenir.